

Francesco Masci, né à Pérouse (Italie) en 1967, a étudié la philosophie en Italie et en Allemagne avant de s'installer à Paris en 1994. Après avoir brièvement travaillé au sein d'institutions culturelles, après de longs séjours à New York et Berlin, il a entrepris de se consacrer à un travail de redéfinition de la culture et de ses relations avec la morale et le pouvoir, relations dont l'oubli ou l'interprétation tendancieuse se logent selon lui au cœur même de notre modernité. Ce travail a abouti à la publication de deux ouvrages, écrits en français et publiés aux éditions Allia : *Superstitions* (1995) et, aujourd'hui, *Entertainment! Apologie de la domination*.

74 fragments composent *Entertainment!* second ouvrage de Francesco Masci (voir chronique dans *Mouvement* n° 59), accentuant encore la dimension pascalienne de celui-ci.

74 fragments qui sont autant de salutaires invitations à mettre en pièces nos idées reçues. Prolongeant la réflexion entamée il y a six ans avec *Superstitions*, le philosophe n'entend pas seulement montrer comment la culture – ce monde d'images dont la

Renaissance, et plus encore la Révolution, ont scellé l'hégémonie – nous a transformés en autant de « *subjectivités fictives* », condamnées à tenir leurs rôles d'égo-centriques au sein d'une société « *à jamais éloignée du monde et de l'action* ». Plus amplement, il ambitionne – en convoquant des références qui excèdent de beaucoup le seul champ philosophique, et surtout l'étroit pré carré d'une pensée française si culturellement correcte, et si sûre de son fait – de remettre à plat un certain nombre de présupposés pour créer, dit-il, ni plus ni moins qu'« *une nouvelle syntaxe* », qui pourrait permettre de « *construire peu à peu un changement presque ontologique de lecture du réel* ». Très imprégné par l'anthropologie philosophique d'un Arnold Gehlen ou d'un Niklas Luhmann, *Entertainment!* est une invitation, modeste mais impérieuse, à réincarner le « *corps social* » et réinvestir le politique. Nous avons voulu interroger Francesco Masci sur la manière dont s'est opéré cette « *confusion des rôles et des fonctions entretenue par l'esthétique* ».

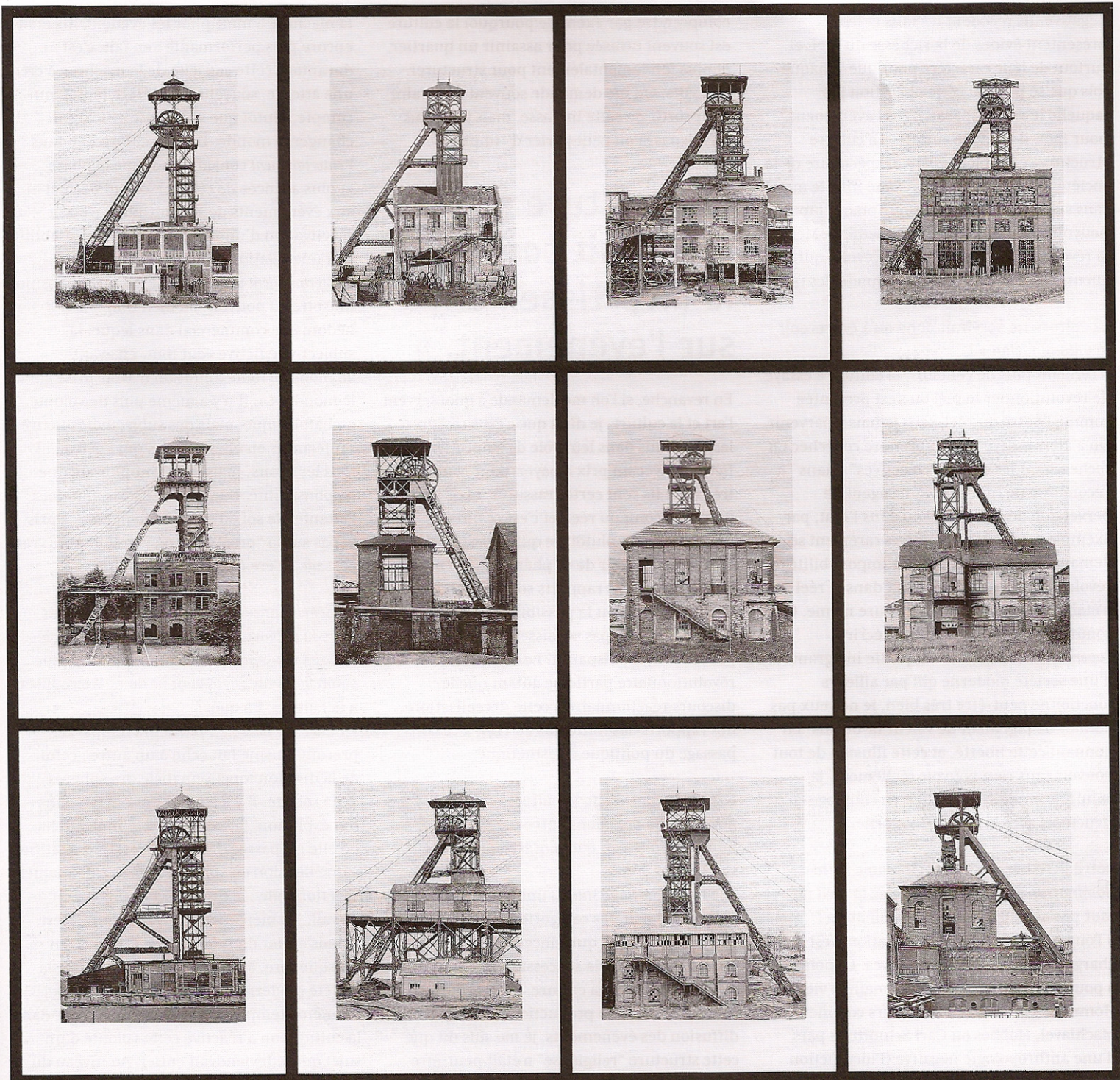
On a tout d'abord envie de vous interroger sur le sens que vous prêtez au mot « *entertainment* » : employez-vous ce terme

pour désigner une culture de divertissement qui ne serait pas une « vraie » culture ?
« Non, bien au contraire. J'ai choisi ce titre d'*Entertainment!* pour essayer de rompre, ou au moins de déranger, cette illusion qui fait dire aux gens de la culture : "*Nous sommes ailleurs.*" La culture se construit sur le même phénomène que le divertissement : l'événement, qui consiste à enfermer le sujet sur lui-même. Par "*entertainment*", j'entends, littéralement, le passage définitif de la culture comme ensemble d'institutions à cette injonction à uniquement s'occuper de son propre soi, l'être ensemble donc de ces subjectivités fictives qui jamais ne peuvent se dépasser.

Selon vous, toute la culture va dans ce sens ?
« Absolument. Pour moi, la culture est davantage un processus qu'une somme d'institutions (des musées, des galeries, des théâtres, etc.). Le processus sert à transformer les faits de la réalité, qui possèdent une aspérité politique, en "événements". A la différence de toute une philosophie post-heideggerienne, je n'attribue pas une valeur positive aux "événements", pas davantage d'ailleurs qu'une valeur forcément négative.

Culture : Leurre de la révolte

Dans son essai *Entertainment!* le philosophe italien **Francesco Masci** souligne combien la culture, puissante arme de déréalisation massive, est le plus sûr moyen de ne rien changer à la société contre laquelle elle prétend généralement s'ériger. Stimulant, ce livre nous a donné envie de questionner son auteur.



Bern & Hilla Becher,
Typologie, 1996.
Exposition *Catalogue*
(voir page 178), Collection
Musée d'Art Moderne
de Saint-Etienne Métropole.
Photo : Y. Bresson.

négative. Ils recodent les faits et les présentent évidés de la richesse du réel, et surtout de leur caractère politique. Chaque fois que se produit cette opération par laquelle le réel disparaît dans l'événement, pour moi, il y a de la culture. La culture structure cet espace séparé et spéculaire de la société, où la liberté est presque infinie mais sans substance. Un espace où l'on croit tout pouvoir sans rien pouvoir réellement. Même la révolte y est autorisée – une révolte qui n'a aucune conséquence dans le monde des faits.

La culture ne servirait donc qu'à entretenir la « domination » ?

« Pendant plus de cent ans, la culture a essayé de révolutionner le réel ou s'est présentée comme l'Autre du réel, sans jamais y parvenir. On a alors essayé de comprendre cet échec en recherchant les causes "objectives" – dans l'économie (le capital comme agent de perversion de la culture) ou dans l'Etat, par exemple –, sans jamais ou très rarement se demander si la cause de cette impossibilité de révolutionner quoi que ce soit dans le réel n'était pas inscrite dans la culture même. C'est comme ça que j'en suis venu à écrire *Superstitions*. La culture est partie intégrante d'une société moderne qui par ailleurs fonctionne peut-être très bien, je ne veux pas donner de jugement de valeur là-dessus. En donnant cette liberté, et cette illusion de tout pouvoir sans rien pouvoir réellement, la culture comme système agit en couplage structurel avec la société moderne.

Votre livre est sous-titré *Apologie de la domination* : entendez-vous par là qu'il ne faut pas s'opposer à cette domination ?

« Pour moi, le terme de domination n'est pas chargé de connotations négatives. La politique a pour mission de prendre en main la vie des Hommes. En suivant des auteurs comme Machiavel, Hobbes ou Carl Schmitt, je pars d'une anthropologie négative (l'idée/fiction d'un Homme naturellement mauvais) : la domination sert alors à gérer cette force négative de l'homme, à canaliser sa volonté de nuire à l'autre. Et c'est la disparition de la domination derrière la ligne mobile des événements qui fait question pour moi. Ce sont les événements qui se trouvent désormais de plus en plus chargés de gérer l'"être ensemble" des hommes. On peut ainsi

comprendre par exemple pourquoi la culture est souvent utilisée pour assainir un quartier, et plus fondamentalement pour structurer une ville. On me demande souvent quoi faire pour sortir de cette impasse, mais je ne sais même pas si on peut parler d'"impasse".

« La culture se construit comme le divertissement : sur l'événement. »

En revanche, si l'on me demande à quoi servent l'art et la culture, je dirai que c'est à rassurer les individus dans leur rôle de subjectivités fictives. Avec un prix à payer, pour ceux-ci, très fort : ils sont certes rassurés, mais ils ont perdu en contenu réel, et c'est ce qui est inquiétant – ou plutôt, ce qui est inquiétant, c'est le non-savoir de ce phénomène. La déréalisation des rapports sociaux s'impose, et corrélativement la possibilité de rencontrer le monde, de ne pas se laisser court-circuiter par les images, disparaît. Le discours révolutionnaire participe autant que le discours réactionnaire à cette déréalisation des rapports des individus au réel, à ce passage du politique à l'esthétique.

Cette conception de la culture, vous la développez déjà dans votre premier livre, *Superstitions* : en quoi *Entertainment* ! va-t-il plus loin ?

« Je fais dans *Superstitions* une lecture de la culture à partir des catégories religieuses, par exemple en ce qui concerne le caractère eschatologique de la succession des événements dans la culture. Et devant l'accélération de la production et de la diffusion des événements, je me suis dit que cette structure "religieuse" n'était peut-être pas ou plus fondamentale, que les événements pouvaient par exemple se passer de cette volonté affichée de changer le monde. J'ai donc voulu voir comment les événements fonctionnaient, essayer d'étudier leur devenir mondain, c'est-à-dire hors de cette volonté presque "gnostique", de sauver le monde. Et je me suis aperçu qu'on était passé à un nouveau régime basé sur l'"attente", et que

la machine à multiplier les événements était encore plus performante : en fait, c'est davantage cette capacité de la machine à créer une attente, souvent à caractère moral, qui compte, plutôt que sa volonté affichée de changer le monde. Dans la culture, et dans l'*entertainment* considéré comme la phase la plus avancée de celle-ci, ce qui permet aux événements de se multiplier, c'est la réactivation d'une morale sans responsabilité et d'une relation autistique au soi. L'*entertainment* propose ou bien une opposition illusoire au pouvoir, ou bien un petit hédonisme commercial dans lequel la subjectivité fictive veut tout, en ayant abandonné toute ambition d'avoir prise sur le monde. Là, il n'y a même plus de volonté eschatologique, mais des subjectivités fictives renfermées en elles-mêmes qui s'octroient tous les droits, mais qui n'ont plus aucune responsabilité. Dans ces deux cas toutefois, l'attente, de soi ou d'un autre monde, a pris le pas sur la "promesse" en consacrant le vrai passage à l'ère de l'*entertainment*.

Le préromantisme allemand – ce moment où dans la culture, comme vous l'écrivez, « *les images deviennent autonomes* » – marque selon vous un basculement de notre rapport à la culture. En quoi ?

« Cela s'est passé en plusieurs temps. Le préromantisme fait écho à un autre : celui de la division fonctionnaliste des sphères de la société. Il y a eu un moment où, dans son évolution, la société s'est complexifiée, où elle est passée d'une organisation stratifiée à une division en sphères séparées de manière fonctionnelle : le droit, l'économie, l'Etat, le travail... si bien que depuis, l'homme n'est jamais entier dans la société. On pourrait presque dire, avec Niklas Luhmann, que la société moderne est une "*société sans hommes*". En même temps, presque magiquement, dans la culture, on a réactivé cette volonté d'un sujet qui redeviendrait entier. Au niveau du système politique, la division fonctionnaliste s'est opérée au moment de la Révolution française, avec un Etat qui a complexifié ses relations avec la société, tandis que dans le même temps, les préromantiques réactivaient ce fantasme d'un sujet-maître. Ce sujet disparu de la société renaît donc dans la culture. C'est à ce moment-là que les images deviennent autonomes : c'est-à-dire

qu'elles ne sont plus soumises aux autres sphères, mais à leur seule représentation, dont ce nouveau sujet de la culture est nourri. Elles ne servent plus à faire parler un monde ou à raconter un monde, la représentation est devenue une auto-représentation. Et, en rompant ainsi radicalement avec un monde définitivement condamné qu'il faut racheter, les images ne sont plus capables de faire irruption dans le monde.

Est-ce la revendication romantique du Moi, que l'on identifie comme l'origine de l'individualisme contemporain, qui crée cette rupture ?

« Absolument. Ce Moi est gonflé de manière emphatique et chargé de valeurs extrêmement positives. Il n'a jamais à se confronter avec le réel et donc, bizarrement, il effectue davantage qu'une opération esthétique : une opération morale. Je pense même que l'esthétique a été le cheval de Troie utilisé par la morale pour s'introduire dans le domaine du politique. Après les guerres de religion en effet, à partir du XVII^e siècle, le politique se trouvait dans une sphère autonome de la morale. La distinction ami/ennemi par laquelle se définit le politique n'est pas une distinction morale. L'ennemi, c'était quelqu'un qu'il fallait combattre, mais il n'était pas jugé mauvais. C'est le préromantisme qui opère cette introduction de la morale – via l'esthétique – dans la sphère politique, pour, petit à petit, la remplacer entièrement.

Vous critiquez l'individualisme de masse au motif que les subjectivités fictives conduisent à se replier sur son ego. Mais certains concerts ou certains spectacles ne fournissent-ils pas précisément une occasion de se constituer en communauté ?

« Ce qui m'inquiète toujours, c'est cette idée de constituer une unité parfaite. Pour moi, faire corps dans un sens politique, c'est reconnaître qu'il y a des aspérités, des oppositions, des ennemis, parce que dans le réel et dans le politique, il y a des conflits. Dans l'esthétique, le conflit est toujours dépassé par une sorte de consensus et il n'y a plus de dialogue avec le dehors. Tout cela baigne dans une réactivation humaniste un peu bête qui est aujourd'hui le fondement de cette politique remplacée par l'esthétique.

Cette conscience que quelque chose “se passe”, en fait, est largement frappée d'illusion, et masque une adhésion totale à la domination. Arnold Gehlen, l'un des fondateurs de l'anthropologie philosophique, disait que l'homme, privé d'une capacité instinctive à répondre aux *stimuli* extérieurs, était protégé par les institutions. Il avait peur que les subjectivités déchaînées, en s'attaquant à ces institutions, finissent par provoquer un retour à la barbarie. Cependant, même si les institutions classiques – la famille, par exemple – ont effectivement été destituées, cela n'a pas conduit à la barbarie. Car ce sont les subjectivités fictives qui se sont constituées en institutions, en apportant des relations et des réponses automatiques au réel sans le risque de s'y confronter. Je ne conteste pas qu'il puisse y avoir des émotions dans les moments dont vous parlez, mais ce qui se passe alors ne relève ni du social, ni du politique. Ou peut-être si, du politique, mais avec un signe négatif devant.

« Le risque est que le fictif prenne définitivement la place du réel. »

Vos propos font étrangement écho à ce *storytelling*, cette obsession de fictionnaliser les événements, qui est en train de gangrener le traitement de l'information par les médias – Fukushima en a fourni encore dernièrement une dramatique illustration. Les médias font-ils partie de la culture ?

« Mais les médias ont toujours créé des fictions, c'est exactement leur fonction et, en ce sens, il n'y a pas de dérive. Et cela est vrai aussi bien des médias dominants, qui estompent les effets du réel, que des médias dits “alternatifs” – les théories du complot ayant suivi le 11 septembre, par exemple, font preuve d'une même impossibilité de se confronter avec l'irruption d'un fait réel. C'est bien de la culture, au sens où cela devient un événement, et non plus un fait réel.

Vos propos désarment car ils interrogent aussi la question de l'engagement. Voudriez-

vous que la culture sorte du politique ?

« Le politique en tant que cette confrontation dans le champ du réel, entre ennemis, a presque disparu dans le monde occidental. Il ne fait son apparition que dans les moments d'exception (les guerres, par exemple). On laisse le soin à l'esthétique, chargée de morale et d'économie, de gérer, au quotidien, ce qui devrait appartenir au politique. Je voudrais faire comprendre que les choses sont plus compliquées que cette histoire que les événements se racontent à eux-mêmes, selon laquelle le “mal” est toujours ailleurs alors et qu'eux, les événements, sont du côté du “bien”. La fiction permet de simplifier la lecture des rapports sociaux en donnant aussi au sujet une impression de supériorité morale. Je cherche au contraire à complexifier les choses, à faire apparaître cette morale cachée et complaisante à soi-même. Et à redonner ainsi une visibilité au politique, ou à son absence. La culture, quand elle parle du politique, ne parle plus que de ce qui est absent, sans le savoir. C'est cela qui m'intéresse, cette “*illusion nécessaire*”, davantage que de dire qu'il faudrait une crise politique au motif qu'il y a des millions de pauvres ou des régimes totalitaires. Ce qui n'ajouterait qu'un autre événement (un geste non-politique, donc) aux milliers d'autres existants avec l'autosatisfaction morale d'une bonté toute fictive. Car le risque, et c'est un risque réel, est que le fictif prenne définitivement la place du réel. Ce serait le résultat le plus “inattendu” de ce mélange entre technique, esthétique, morale et économie qui jouent tous en substitution du politique. Aujourd'hui, l'hédoniste qui adhère au monde tel qu'il est et le révolutionnaire en papier issu du monde de Dostoïevski sont les deux faces d'une même modernité. Ce qui les tient, et ils ne le savent forcément pas, c'est la domination qui les protège et les laisse faire. »

Propos recueillis par **Eric Demey** et **David Sanson**

Entertainment ! Apologie de la domination,
éditions Allia,
www.editions-allia.com